

Les mille vies de l'aigle pêcheur : retraduire le *Shijing*

ANATOLE PONS-REUMAUX

Dans un double mouvement, l'immense glose critique accompagnant le *Shijing* depuis des siècles ouvre un espace poétique nouveau dans la langue française, rendue terre d'accueil d'une pensée et d'une musicalité qui lui étaient d'abord étrangères. Plongeons dans ce texte classique dont une nouvelle traduction par Rémi Mathieu est prévue pour la fin de l'année 2024.

Entreprendre une traduction du *Shijing*, c'est s'attaquer à un monument de la littérature mondiale, un texte matriciel comparable à l'*Odyssée* ou à la Bible. En Chine, le « Classique des Poèmes », traduit aussi par « Classique des Vers », « Livre des Odes » ou « Livre des Poèmes », est un des cinq grands recueils dont la légende attribue la compilation à Confucius, qui a donné lieu à des siècles de glose critique et d'exégèse. La nature même de cette anthologie de trois cent cinq poèmes considérés comme fondateurs de la pensée chinoise en fait un casse-tête pour le traducteur. Sa rédaction s'étale entre le X^e et le VI^e siècle avant notre ère et couvre des réalités géographiques, linguistiques et culturelles fort différentes. D'abord conçues pour être chantées et mises en musique, les « odes » du *Shijing* sont peu à peu devenues des textes canoniques que tout lettré chinois se devait de connaître. Le corpus, qui nous est parvenu dans une langue parfois archaïque, continue de susciter de vastes débats d'ordre phonétique et sémantique. Les vers quadrisyllabiques qui composent la majorité des poèmes présentent une concision presque impossible à rendre en français, d'autant qu'ils sont émaillés de nombreuses onomatopées évoquant la vie rurale. Difficulté supplémentaire, le genre et le nombre ne sont pas indiqués dans la poésie chinoise et les mentions du sujet sont rares...

Dès lors, comment aborder la traduction du *Shijing* ? S'agit-il de faire appréhender la pensée chinoise à un lecteur occidental ? D'offrir une adaptation poétique libre ? D'utiliser le texte comme champ d'expérimentation créative ? De restituer la musicalité et la force allégorique d'un texte millénaire ? L'actualité foisonnante des retraductions du « Classique des Poèmes » offre un panorama passionnant sur les différentes stratégies à notre disposition en la matière. En plus des nombreuses traductions partielles déjà disponibles, deux versions intégrales ont été publiées en 2019, à laquelle s'ajoutera celle de Rémi Mathieu, à paraître aux Indes savantes fin 2024. Loin de s'opposer, ces traductions étendent sans cesse l'espace poétique et culturel du *Shijing* et s'inscrivent dans la longue tradition d'interprétation de ce classique. Les choix opérés par nos retraducteurs illustrent la gamme d'outils à leur disposition : paraphrase en prose explicative, mobilisation d'un appareil critique, édition bilingue, adaptation libre, recours à une langue tierce, emploi de rimes et d'une métrique similaires ou équivalentes à l'original, fidélité ou infidélité.

Lues en parallèle, ces traductions montrent comment ce classique autrefois présenté en Occident comme un objet lointain et exotique prend peu à peu sa place dans notre champ littéraire et poétique. Plus que de tendre vers la « traduction parfaite », elles élargissent sans cesse l'étendue des possibles du texte original.

Précisons d'emblée que l'auteur de cet article n'étant ni sinologue, ni sinophone, il n'est pas question ici de proposer une étude savante des enjeux de traduction du chinois, mais de partir ensemble dans une exploration gourmande des potentialités offertes par la retraduction d'un classique. Il est temps de plonger, avec notre aigle pêcheur (ou balbuzard ? ou ts'iu kiou ? ou simple oiseau ?), dans les flots retraductifs, au bord du fleuve jaune. Commençons par quelques vers tirés du poème qui ouvre le recueil, dans cinq traductions différentes, par ordre chronologique de parution, précédés par leur version en caractères chinois, puis en pinyin, suivant la transcription employée par Rémi Mathieu dans son édition bilingue. Qu'il soit ici remercié pour son aide précieuse lors de la rédaction de cet article.

Dans ce chant de quatre stances en quadrisyllabes, les femmes du palais chantent la vertu de l'épouse du prince. C'est du moins une des interprétations possibles, reprise par Séraphin Couvreur, un des premiers « passeurs » du *Shijing*, mais contestée depuis en Chine. L'aigle pêcheur, lui, peut être vu comme un modèle de fidélité.

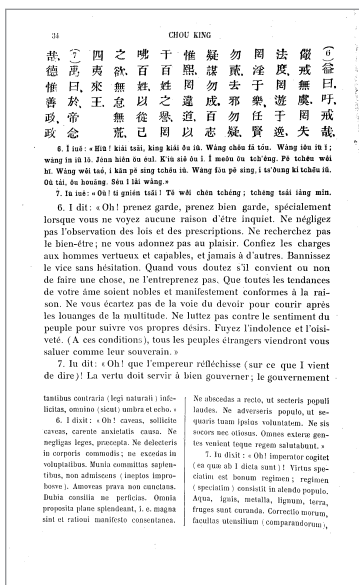
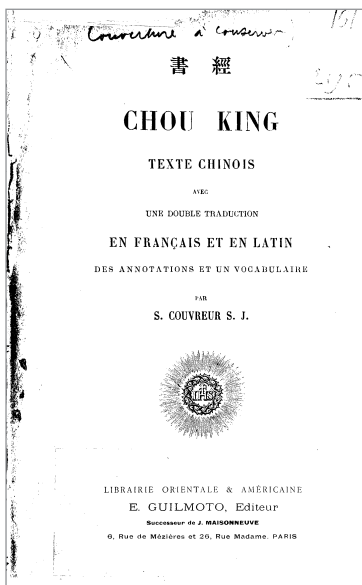
關雎	Guan ju
關關雎鳩	Guan guan ju jiu
在河之洲	Zai He zhi zhou
窈窕淑女	Yao tiao shu nü
君子好逑	Jun zi hao qiu
(...)	(...)
參差荇菜	Cen ci xing cai
左右芼之	Zuo you mao zhi
窈窕淑女	Yao tiao shu nü
鍾鼓樂之	Zhong gu le zhi

TRADUCTION DE SÉRAPHIN COUVREUR (1896)

C'est au père jésuite Séraphin Couvreur que nous devons la première édition intégrale en français de ce recueil qu'il intitule alors *Cheu king*. Cette traduction, en français et en latin, fait surtout œuvre de déchiffrement en prose, avec une ponctuation parfois aléatoire. Elle n'a pas de visée poétique affirmée et se veut davantage œuvre de transmission culturelle. Elle est longtemps restée la seule version complète du *Shijing* et constitue en quelque sorte la première pierre du vaste édifice de retraduction dont l'édification a connu ces dernières années un nouvel essor.

Kouan Ts'iu

1. Les *ts'iu kiou* (se répondant l'un à l'autre, crient) *kouan kouan* sur un îlot dans la rivière. Une fille vertueuse (T'ai Seu), qui vivait retirée et cachée (dans la maison maternelle), devient la digne compagne d'un prince sage (Wenn wang).
2. La plante *hing*, tantôt grande tantôt petite, (lorsqu'elle a été cueillie) doit être cuite et servie avec soin. Au son des cloches et des tambours, accueillons avec joie cette fille vertueuse, amie de la retraite et du silence.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

TRADUCTION DE YUANCHONG XU (2008)

La traduction de Yuanchong Xu présente ceci d'original que le traducteur est de langue maternelle chinoise. Le parti pris est clair : il s'agit de retrouver la métrique chinoise, une vraie gageure, et de restituer les rimes. Avec une impasse inévitable sur la traduction littérale des espèces animales et végétales évoquées dans le poème, quitte à évincer certaines allégories. La forme ici est centrale, dans une édition accompagnée du texte chinois et d'illustrations historiques.

La belle amie

Au bord de l'eau
Crient deux oiseaux ;
L'homme a envie
De belle amie.

(...)

Qu'on mange long
Ou courts cressons !
La cloche sonne ;
L'amie se donne.

TRADUCTION DE RÉMI MATHIEU (2015)

Rémi Mathieu, éminent sinologue, développe un projet au long cours de traduction du *Shijing*. Après avoir traduit une sélection de poèmes pour une *Anthologie de la poésie chinoise* parue en Pléiade sous sa direction, poèmes repris dans une édition bilingue en poche, il publiera cette année une version intégrale du « Classique des Poèmes », bilingue également et dotée d'un important appareil critique. Le compromis sur la métrique donne ici une versification en octosyllabes ; le recours à des formes archaïques nous rappelle que ces poèmes nous parviennent d'une lointaine époque. L'ambition est double : celle d'un passeur culturel, avec le texte original en regard et sa transcription en pinyin, et celle d'un poète, avec un important travail sur la forme.

L'aigle pêcheur

Guan-guan, glatit l'aigle pêcheur,
Dans cet îlet de la rivière.
À la charmante fille pure,
Ce gentilhomme veut s'unir.

(...)

Longues et courtes villarsies
À gauche à droite les arrache.
Cette charmante fille pure,
Tambours et cloches l'éjouissent.

TRADUCTION DE PIERRE VINCLAIR (2019)

Le poète Pierre Vinclair, quant à lui, assume une connaissance partielle de la langue chinoise et une lecture poétique du *Shijing*, dont il a traduit l'intégralité des 305 poèmes – une première depuis Séraphin Couvreur.

Ici l'accent est mis sur la transposition poétique plus que sur la transmission culturelle.

L'appareil critique est réduit et la langue plus contemporaine. Le vers est libre, avec des récurrences et des effets de rappel, mais pas de systématisme.

Balbuzzards

Gu ! Gu ! chantent les balbuzzards
depuis l'îlot sur la rivière
Une jeune fille discrète et secrète
convient au gentilhomme.

(...)

Les nymphéas petits ou grands
ici et là on les emporte bien
Cette fille discrète et secrète
cloches tambours ravissez-la !

TRADUCTION D'AUXEMÉRY À PARTIR DE LA TRADUCTION ANGLAISE D'EZRA POUND (2019)

Le poète Auxeméry propose une expérience singulièrement différente, puisqu'il s'agit d'une traduction en français d'une traduction de l'anglais. Ezra Pound, ébloui par la pensée confucéenne et lancé dans une entreprise fascisante de redressement d'un Occident qu'il croyait en déclin, s'était attelé à une adaptation poétique de l'*Anthologie classique définie par Confucius*. Si cette traduction française nous en dit peut-être plus sur les expérimentations poétiques poundiennes que sur la poésie chinoise, elle illustre la tentation du recours à une langue tierce dans la retraduction des classiques. Ici, l'éloignement de la version originale, envisagée comme une sorte de pré-texte, est assumé, voire revendiqué. Pound n'hésite pas à modifier les titres des poèmes, ou, comme ici, à les omettre. L'anglais – et plus précisément l'anglais poundien dans sa recherche de transformation radicale – est mobilisé par Auxeméry comme langue de passage vers une lecture personnelle du *Shijing*.

« Cach' ! Cach' ! », crie l'aigle-pêcheur,
sur l'île de la Ho crie l'aigle-pêcheur :

« Claire et sombre,
Sombre et claire,

Telle sera la bonne mie du prince. »

(...)

Grand roseau pris dans l'herbe ts'ai
si profond son secret ;
son de luth en son de luth est capturé,
s'en vient, s'en va, de çà, de là.
Bang fait le gong et elle est toute joie.

Ce premier poème du recueil donne le ton : la musicalité y joue un rôle central. Le cri de l'aigle pêcheur (« *kouan kouan* », « *Guan guan* », « *gu ! gu !* » « *Cach' ! Cach' !* ») donne le *la*. À l'exception de Xu, tous les traducteurs ont cherché à le restituer par une onomatopée. En réponse, le dernier vers se conclut avec fracas, « au son des cloches et des tambours » (Couvreur), « tambours et cloches » (Mathieu), « la cloche sonne » (Xu), « cloches et tambours » (Vinclair), « bang fait le gong » (Pound/Auxeméry). Notons dans cette dernière formule une allitération possiblement dictée par une tentation d'exotisme.

On constate également dès le début du recueil l'importance des espèces animales et végétales, toujours délicates à traduire. L'aigle pêcheur devient ici un balbuzard, ailleurs un simple oiseau pour des besoins dictés par la forme. Quant à la plante aquatique mentionnée à plusieurs reprises dans le poème, dont nous apprenons par une note de Rémi Mathieu qu'il s'agit d'une plante comestible et d'une offrande religieuse, elle connaît des destins variés. Couvreur et Pound/Auxeméry gardent le terme chinois, transcrit différemment : *hing* et *t'sai*. On soupçonne le premier de choisir la précision quitte à recourir à la périphrase, le second de refuser de se passer d'une sonorité qu'il savoure. Chez Xu, c'est un cresson, chez Vinclair un nénuphar, chez Mathieu une villarsie. Le traducteur confronté à un nom de plante qu'il ne connaît pas a souvent ce réflexe : il se réfère à son appellation latine, *lingua franca* des botanistes et précieuse alliée du non-initié. C'est à un naturaliste français que *villarsa* doit son nom : joie des méandres de la nomenclature.

La nature et ses manifestations sont au cœur du *Shijing*. Elle est souvent décrite de manière allégorique, avec un symbolisme souvent inaccessible au lecteur français. Ses subtiles variations sont prétexte à l'évocation d'une multitude de thèmes. On y aborde tour à tour l'amour entre jeunes gens, l'harmonie domestique, le sens du devoir, la vie rurale ou l'organisation politique. La tradition exégétique a également donné au « Classique des poèmes » une valeur de guide moral définissant un idéal de vie harmonieuse. À cet égard, le poème intitulé *Xishuai* est particulièrement instructif ; le lecteur occidental y trouvera forcément des échos du *carpe diem*. Il illustre en outre un motif récurrent dans le *Shijing* : la répétition d'une phrase légèrement altérée de vers en vers, qui crée un effet de refrain – rappelons-nous que ces « odes » étaient d'abord destinées à être chantées. Les choix opérés par les différents traducteurs témoignent des différentes lectures que l'on peut faire du poème ainsi que la tension permanente entre fidélité au fond et fidélité à la forme qui habite toute traduction de poésie.

Nous livrons ici les deux premières strophes :

蟋蟀	Xishuai
蟋蟀在堂	Xishuai zai tang
歲聿其莫	Sui yu qi mu
今我不樂	Jin wo bu le
日月其除	Ri yue qi chu
無已大康	Wu yi tai kang
職思其居	Zhi si qi ju
好樂無荒	Hao le wu huang
良士瞿瞿	Liang shi ju ju
蟋蟀在堂	Xishuai zai tang
歲聿其逝	Sui yu qi shi
今我不樂	Jin wo bu le
日月其邁	Ri yue qi mai
無已大康	Wu yi tai kang
職思其外	Zhi si qi wai
好樂無荒	Hao le wu huang
良士蹶蹶	Liang shi gui gui
(...)	(...)

TRADUCTION DE SÉRAPHIN COUVREUR (1896)

Si Choue

1. Le grillon est dans la salle, et l'année touche à sa fin. Si nous ne nous réjouissons pas maintenant, (quand le ferons-nous) ? les jours et les mois nous échapperont. Mais ne nous livrons pas trop à la joie ; il importe de ne jamais oublier les travaux de sa profession. Aimons les réjouissances avec modération ; un homme sage se tient toujours sur ses gardes.

2. Le grillon est dans la salle, et l'année va finir. Si nous ne nous réjouissons pas maintenant, (quand le pourrons-nous) ? les jours et les mois s'écouleront. Mais ne nous livrons pas trop à la joie ; il importe de penser aux choses extraordinaires qui peuvent survenir. Aimons les amusements avec modération ; un homme sage est toujours diligent.

(...)

**TRADUCTION
DE YUANCHONG XU
(2008)**

Les cricris

On entend les cricris ;
Cette année a fini.
Si l'on ne jouit pas à temps,
De jour en jour passe un an.
Ne jouis pas à l'excès ;
Pense à ce qu'on devrait.
Ne jouis pas sans raison ;
Tenir la mesure c'est bon.

On entend les cricris
Finie cette année-ci.
Si l'on ne jouit pas à temps,
Tout s'en va avec le vent.
Ne jouis pas à l'excès ;
Pense à ce qu'on devrait.
Ne jouis pas sans raison ;
Tenir la mesure c'est bon.

(...)

**TRADUCTION
DE RÉMI MATHIEU
(2015)**

Les grillons

Les grillons gâtent dans les salles,
L'année bientôt touche à sa fin.
Si nous ne jouissons de l'instant,
Jours et mois s'enfuient bien vite !
Mais ne passons pas la mesure,
Pensons aux tâches d'intérieur.
Aimons les plaisirs sans excès :
Un sage est toujours vigilant !

Les grillons gâtent dans les salles,
L'année bientôt va trépasser.
Si nous ne jouissons de l'instant,
Jours et mois s'éloigneront vite !
Mais ne passons pas la mesure,
Pensons aux tâches d'extérieur.
Aimons les plaisirs sans excès :
Un sage est toujours avisé !

(...)

**TRADUCTION
DE PIERRE VINCLAIR
(2019)**

Grillon

Il y a un grillon dans la pièce
l'année touche à sa fin
Si je ne suis pas heureux aujourd'hui
les jours et les mois s'enfuient
Mais ne soyons pas trop joyeux
souvions-nous du domestique
Le vrai bonheur se cultive
le sage est toujours inquiet.

Il y a un grillon dans la pièce
l'année se meurt
Si je ne suis pas heureux aujourd'hui
les jours et les mois s'en iront
Mais ne soyons pas trop joyeux
souvions-nous de l'étranger
Le vrai bonheur se cultive
le sage est toujours sur ses gardes.

(...)

**TRADUCTION D'AUXEMÉRY
À PARTIR DE LA
TRADUCTION ANGLAISE
D'EZRA POUND (2019)**

Grillon au salon, l'année tire vers sa fin,
Réjouis-toi et, avant que soleil et lune ne
soient soustraits,
Ne franchis nulle limite, pense à ce qu'est
ton office ;
Profite de tout bien, sans tomber dans
l'excès ;
C'est là que gît des chevaliers le devoir
véridique.

Grillon au salon, de l'année glisse le chariot.
Le soleil et la lune ne refusent à nul homme
son plaisir.
N'enfle pas tes vœux, sache où se niche
l'outrance,
L'homme droit est lumière sur pied au rite
du banquet.

(...)

Notons qu'aucun traducteur ne s'est risqué à reproduire les vers quadrisyllabiques de l'original. Yuanchong Xu opte pour des hexasyllabes quasi-systématiques ; Mathieu pour des octosyllabes, fidèle à un parti pris suivi sur l'ensemble du recueil. Vinclair et Pound/Auxeméry ont recours au vers libre, avec un travail sur les rythmes et la musicalité plus que sur la métrique. De même, seul Xu cherche à trouver une forme rimée. Précisons ici que la prononciation d'époque est fort incertaine et suscite encore aujourd'hui en Chine des débats enflammés ; nul besoin de préciser que le non-sinophone ne se risquera pas à entrer dans ces querelles, qui au-delà des rimes concernent également les tons, terreau fertile pour l'exégète et casse-tête, on le devine, pour le traducteur.

Un élément saute aux yeux à la lecture de ces différentes versions : le traitement du contraste « tâches d'intérieur/tâches d'extérieur » (tel que le rend Rémi Mathieu), devenu « domestique/étranger » chez Vinclair et « travaux de sa profession/choses extraordinaires » chez Couvreur. Pound/Auxeméry optent quant à eux pour « sans tomber dans l'excès/sache où se niche l'outrance ». Xu rend les deux vers par la même formule : « Pense à ce qu'on devrait ». Il est intéressant de constater que le seul traducteur de langue maternelle chinoise a choisi d'occulter un contraste dans lequel le béotien serait tenté de déceler une manifestation du *yin* et du *yang*...

Dans le même esprit, l'idée de « l'homme sage » (Couvreur) ou du « sage » (Mathieu et Vinclair) renvoie à l'imaginaire de sagesse orientale que l'on peut nourrir en Occident. Chez Pound/Auxeméry, on a tour à tour un « homme droit » tout à fait confucéen et un « chevalier » aux connotations différentes, qu'on imagine par extrapolation lié à la croisade de Pound contre les forces du déclin. Xu, lui, choisit une description en mouvement, préférant le verbe au substantif : « tenir la mesure ». Le double sens musical n'est d'ailleurs peut-être pas anodin !

À ces touches de philosophie orientale répondent des vers qui évoquent directement une morale épicurienne. L'idée d'aimer les « plaisirs sans excès » (Mathieu) ou les « réjouissances avec modération » (Couvreur), de « jouir sans excès » (Xu) renvoie le lecteur occidental à des notions familières, qui peuvent confiner à l'austérité chez Vinclair : « ne soyons pas trop joyeux ». De la même manière, comment ne pas voir dans « le vrai bonheur se cultive » (Vincclair toujours) une allusion directe au jardin voltairien ?

Le poème semble opérer une synthèse entre Orient et Occident, sagesse confucéenne et idéal épicurien, laissant ouverte la question de savoir si ce rapprochement est contenu en germe dans la version originale ou s'il est l'apport du bagage occidental que le traducteur francophone porte nécessairement avec lui.

Loin d'épuiser les possibilités du texte chinois, toutes ces traductions, qui ne sont pas les seules en circulation et sans doute pas les dernières (on attend désormais avec impatience la parution prochaine de la version intégrale de Rémi Mathieu), viennent s'ajouter à l'immense glose critique en constante expansion qui accompagne le *Shijing* depuis des siècles. Dans un double mouvement, elles ouvrent un espace poétique nouveau dans la langue française, rendue terre d'accueil d'une pensée et d'une musicalité qui lui étaient d'abord étrangères. L'œuvre monumentale composée peu à peu par des traducteurs d'horizons très différents renforce le statut de classique du *Shijing*. D'une traduction à l'autre, modulés selon des équilibres complexes, ces poèmes nous donnent à entendre l'écho durable du cri de l'aigle pêcheur. ♦